

## QUELQUES PROBLÈMES DE PLANIFICATION DES LANGUES

István FODOR

En guise d'introduction je voudrais traiter un des thèmes de notre Table Ronde : la réforme des langues dans le Tiers-Monde, mais qui concerne aussi la préoccupation linguistique d'autres pays où les réformes ont eu lieu avant le XXe siècle.

Il s'agit de l'alternative du lexique : recourir aux emprunts, aux internationalismes, surtout aux anglicismes ou gallicismes ou bien à la formation des mots par des moyens inhérents à la langue. Pour les linguistes français et anglais cette question est peu problématique, surtout pour les Anglo-Saxons. Bien sûr, la pénétration des anglicismes dans le français depuis quelques dizaines d'années a entraîné un malaise chez les grammairiens puristes comme Robert Etiamble, qui a lancé un cri d'alarme (1964). Mais comme Claude Hagège l'a exposé (1987), le danger est surestimé. L'assimilation des xénismes par l'anglais n'a jamais causé des difficultés, on ne fait pas de distinction entre des mots assimilés ou étrangers.

En effet, ces deux langues facilitent l'adoption des éléments étrangers parce qu'elles ont été formées par la transformation considérable de leur vocabulaire héréditaire (latin dans le français, anglo-saxon et français dans l'anglais). La majorité des radicaux s'est tellement transformée phonétiquement qu'elle est devenue inanalysable ; il me suffit d'avancer les exemples de Saussure : *mansio* « demeure, hébergement » > *maison* ~ *mansionatus* « dépenses pour l'hébergement » > *ménage*, *decem* > *dix* ~ *undecim* > onze. Saussure appelle ces vocables « arbitraires » ou « immotivés » par rapport à des vocables « motivés » comme par exemple *cerise* ~ *cerisier*, *pommes* ~ *pommiers*. Stephen Ullmann (1952 et 1963) a développé les idées de Saussure en classant les vocabulaires des langues en vocabulaires « opaques » comme le lexique du français et de l'anglais et « transparents » comme par exemple le vocabulaire de l'allemand, du russe, du hongrois, du finnois, les langues française et anglaise utilisant de préférence des éléments lexicaux immotivés tandis que les autres langues possèdent plutôt des mots transparents ou motivés.

Au contraire des langues opaques, qui ont évolué sans entraves notables, quelques autres langues ont connu un retard dans leur développement à cause de l'adversité historique et sociale. Et ce sont les réformes orchestrées par des écrivains, des poètes, des linguistes, des hommes politiques et d'autres personnalités et par des institutions d'état (Académies) qui ont contribué au progrès des langues en question. Durant ces réformes du XVIIIe au XIXe siècle (celle du turc au XXe siècle) l'enrichissement du lexique s'est opéré grâce à des moyens

intrinsèques, c'est-à-dire que les vocables forgés sont devenus motivés et ont fait évoluer la proportion des familles de mots encore davantage vers la transparence. Sans doute, un lexique transparent est-il plus « pratique » pour la masse parlante, la compréhension et l'acquisition des néologismes en grand nombre étant plus aisées si ceux-ci sont analysables et motivés. Charles Bally (1965<sup>5</sup> : 367) caractérise la différence entre les langues opaques comme le français et les langues transparentes de la manière suivante : « Le français aime le signe simple et le signe arbitraire ; théoriquement c'est un gain pour la communication... c'est par l'arbitraire du signe que le français est clair ; seulement il ne l'est pas à peu de frais ; pour arriver à la propriété des termes, le parleur doit fixer ces termes au moyen d'associations compliquées, qui varient d'un cas à l'autre.

Au-delà de l'avantage du lexique transparent pour le public, un autre élément a aussi favorisé le forgeable des mots inhérents à la langue et motivés pendant les réformes des langues européennes : le purisme, l'aversion contre les mots étrangers, au bout du compte, contre le peuple, le pays ou l'état hostile et oppressif.

Il est tout de même vrai que la proportion des vocables motivés et arbitraires varie selon les réformes des langues particulières. Les langues serbe et croate ont été considérées il y a des dizaines d'années comme formant une seule et même langue. Pourtant, les réformateurs ont choisi des voies différentes au XIX<sup>e</sup> siècle : le serbe est resté plus opaque, conservant beaucoup de mots étrangers tandis que l'on a créé une foule de néologismes à partir de radicaux slaves pour le croate.

En ce qui concerne les réformes des langues du Tiers-Monde, les grammairiens envisagent de suivre les mêmes objectifs et les mêmes moyens que les réformateurs des langues européennes en ce temps-là, c'est-à-dire, qu'ils considèrent le choix entre maintenir ou appliquer des emprunts, ou bien créer des néologismes. Il y a plusieurs langues, même officielles ou nationales en Afrique dans lesquelles aucune augmentation planifiée du lexique n'est en cours et qui se développent spontanément par l'intrusion des emprunts (anglais ou français), par exemple le chewa ou nyandja (Malawi) et le bemba (Zambie), langues bantoues. Tout de même, dans la majorité de ces langues, même sans que celles-ci soient déclarées officielles dans le pays en question, on s'efforce de créer des mots intrinsèques pour les notions modernes, on reconnaît en tous cas l'importance de la transparence du lexique pour les rendre acceptables par le peuple. Comme une curiosité, je mentionnerai le mot zoulou *igqwethá* « avocat » dont le sens original était « personne tergiversante ». Mais laissez-moi citer une réflexion de Clédor Nseme et Beban S. Chumbow à propos de duálá, langue bantoue du Cameroun (I. Fodor - C. Hagège, V : 169) :

« Aujourd'hui, on est en droit de se poser certaines questions : à quoi bon, par exemple, la réforme et la modernisation de la langue de nos jours ? à qui profitent-elles ? Ne s'agirait-il pas d'oeuvres gratuites, faites pour le seul régal des hommes de science ? Car, il n'existe pas de pont entre les linguistes et les utilisateurs du produit de la recherche. Aussi, même les rares écrivains en langue duálá qui devaient servir de relais entre les linguistes et la population boudent-ils les réformes apportées dans l'écriture et dans le lexique et s'en expliquent : ils produisent pour se faire lire et se faire comprendre, pour transmettre certaines idées, pour dénoncer certains maux de la communauté. En adoptant notre nouvelle écriture, « faite de signes » bizarres (**e**, **o**, **n**) et dans laquelle les tons sont marqués, ils sont sûrs de perdre leurs lecteurs, tant il est vrai que très peu de locuteurs de la langue savent lire cette nouvelle écriture. Ceci est également vrai pour les innovations lexicales que nous proposons. Nous ne

disposons d'aucun moyen pour les faire accepter, et il n'existe même pas de journaux qui fixeraient ces créations et habitueraient les membres de la communauté à les rencontrer et à les manipuler. Dans ces conditions, pour un vocable comme « calendrier », *elangembú* ne signifie presque rien et on lui préfère *kalénda*, qui est un emprunt facile et rappelle *calendrier* ou *calendar* dont on parle tous les jours dans les mass-media. A cette allure, et pour pousser notre raisonnement à l'extrême, nous sommes sûrs d'arriver à une langue où tous les concepts modernes seront des emprunts! Le danger d'une telle situation, à notre avis, est considérable. »

La question de l'opacité et de la transparence, celle des éléments empruntés ou forgés se manifeste de nouveau dans quelques langues littéraires européennes, suite à l'influence intensive anglo-américaine. Je mentionnerai le cas du hongrois. Après l'époque de la grande réforme linguistique achevée à la fin du XIXe siècle, les notions modernes étaient exprimées le plus souvent par des néologismes transparents. Dans les années trente de notre siècle, une nouvelle réforme intensive mais de brève durée a magyarisé le lexique du sport en grande partie d'origine anglaise. Durant les quatre décennies de la domination communiste, ce ne sont que quelques soviétismes qui ont pénétré le lexique et l'influence de l'anglais a même été modérée dans les années quatre-vingts. Après la chute du régime communiste, le marché libre et la privatisation ont lancé de nouvelles couches sociales peu cultivées mais à l'attitude ostensible dans la vie publique et une amérigo-anglomanie caractérise désormais la vie commerciale et économique. Dans les rues les raisons sociales sont surtout anglaises, le plus souvent incorrectes, beaucoup sans explication hongroise précisant le genre du magasin. Les grammairiens luttent sans espoir contre cette tendance parce que la société — au contraire de celle des XVIIIe-XIXe siècles — est indifférente aux problèmes de langue.

## REFERENCES

- Etiamble, Robert, 1964, *Parlez-vous franglais ?*, Paris.
- Fodor, István and Claude Hagège, éds., 1983-1994, *Language Reform — History and Future*, 6 volumes, Hamburg.
- Hagège, Claude, 1987, *Le français et le siècle*, Paris.
- Saussure, Ferdinand de, 1972, *Cours de linguistique générale*, Paris.
- Ullmann, Stephen, 1952, *Précis de sémantique français*, Berne.
- Ullmann, Stephen, 1963, *The principles of Semantics*, Oxford.